

# les maisons dans le nuage

## 1.

Depuis quand y a-t-il des maisons d'écrivain ? Le mot écrivain commence d'être employé au XVII<sup>e</sup> siècle : il n'y a donc pas de maison d'écrivain avant le XVII<sup>e</sup> siècle.

## 2.

Ma plus dense émotion liée à un lieu associé à un écrivain : à cette époque, à Rome, on pouvait enjamber un grillage et grimper sur le Testaccio. En haut de la vieille colline aux débris d'amphores, un figuier nain. Cervantès, quand il vient à Rome pour la première fois, y monte pour voir la ville et ses sept collines de façon synoptique. Plus tôt, Rabelais était venu là pour vérifier ses épreuves d'imprimerie du plan de Rome, et pour l'anecdote : trouve un docte Italien en train lui-même de réviser ses mêmes plans. Et toi, tu as tes pieds, ton exacte place sur la terre, juste devant le figuier nain et immortel (tous deux, sans se connaître, le décrivent), où Rabelais comme Cervantès ont eu les leurs.

## 3.

L'anti-maison d'écrivain : dans la cour du 32 rue Montmartre, le « bouillon » Chartier est devenu resto à la mode. La cour est toujours aussi triste. Mais quelqu'un a dévissé, pour la voler, il y a une dizaine d'années, sans qu'elle soit remplacée, la plaque : « ici a vécu Isidore Ducasse, comte de Lautréamont ». On voit encore le contour de la plaque volée, les trous des vis.

#### 4.

Baudelaire a occupé à Paris 32 chambres d'hôtel : que serait ou bien où serait la maison Baudelaire ? Une reconstitution de chambre typique, qu'on déplacerait ici ou là d'année en année, ou bien qu'on inclurait dans le musée d'Orsay ? On n'a pas de photographie de ces chambres. Une fois, je suis à Pimodan, sous les combles, où une luxueuse fondation américaine a réaménagé les logements loués par Gautier, Baudelaire et les autres. Je suis devant la fenêtre où lui-même voyait Paris, j'éprouve quoi – pas grand-chose en fait. Mais je passe régulièrement le saluer, plusieurs fois par an depuis 40 ans, au cimetière Montparnasse.

#### 5.

Ce qui me relie aux maisons d'écrivain : à Saché, attendre d'être seul dans la chambre qu'occupait Balzac (mais je crois que désormais il y a une caméra), m'asseoir à sa table et m'y photographier, je l'ai fait plusieurs fois. Mais surtout, je touche le bouton de fenêtre, ça on a le droit – ce geste, sur cet objet, il l'a fait, forcément fait.

#### 6.

À Saint-Brieuc, dans la pièce de travail de Louis Guilloux : même la pipe est restée au même endroit, ses plumes et ustensiles, les livres qu'il lisait à sa mort, on dirait que le lit vient à peine d'être refait. De l'émotion bien sûr. Mais il y a deux ans, en Auvergne, j'ai le visage plaqué contre la vitre d'une bicoque où, les autres années, on apercevait un vieil homme : une casserole est restée sur sa gazinière déglinguée, des verres et des boîtes non identifiées sur la toile cirée, et là pour de vrai, au fond de la pièce unique, le lit n'est pas fait. Un an plus tard, tout est resté pareil : en quoi cette émotion diffère, de l'anonyme évacué de sa maison du Cézallier, de l'auteur canonisé.

## 7.

Ce qui m'a le plus heurté concernant les maisons d'écrivain : à la vente Gracq (tout n'a pas été liquidé, l'université d'Angers a acheté les appareils photos et les photos, la BNF a récupéré les cahiers mais doit respecter un délai voulu par l'auteur avant de rendre publique sa numérisation, je serai mort avant), à 25 euros de mise à prix le petit carton avec une ficelle qu'il accrochait à sa poignée de porte quand il partait le matin chercher son pain et son journal, j'aurais pu l'acheter. Qui en est le dépositaire aujourd'hui ? « Permettez que je garde mon couvre-chef, j'entends encore sa voix, à notre dernière rencontre. Il me fait signe de m'asseoir sur ce vieux fauteuil de cuir élimé qui lui est familier pour lire son journal à la lampe, le même fauteuil que chez ma grand-mère autrefois et wouf, quand je m'y assois, moi deux fois plus lourd que mon hôte, ça craque et je me retrouve les fesses par terre. Vendu deux cents euros aux enchères, j'espère qu'ils auront fait réparer. Gracq n'a pas voulu de tombe, incinéré, puis cendres dispersées. Quand je reviens à Saint-Florent le Vieil, je m'arrête sur le pont, je vais jusqu'à la sablière de « l'île Batailleuse », je remonte la rue du Grenier à Sel : la terrasse et sa vieille rambarde de pierre, le mur sombre, ça n'a pas changé. Dans la pièce où il recevait, sa télévision, des DVD d'opéra et les deux télécommandes, les revues littéraires qui lui gardaient lien à l'extérieur, le poêle à fuel devant la cheminée, la photo de ses parents, le calendrier des postes. Dans le couloir sombre pour repartir, une peinture assez nulle, et comme je la regardais, lui : « Je n'ai jamais eu goût à la peinture ». Est-ce que ce n'était pas aussi bien de tout repeindre ça à neuf, et d'oublier. Je ne suis jamais entré dans la maison refaite, légué à la Fondation de France qui n'en a pas voulu, repassé à la commune qui y a créé ce centre culturel avec résidences, sur fonds régionaux, non, je ne pourrais pas y entrer.

## 8.

Pèlerinages Rimbaud : sa tombe à Charleville, ciel gris sur fond d'immeubles jaunes. Mettez-le au Panthéon, c'est tout ce contexte qu'on supprime. Là où était leur ferme, à Roche. Bombardée en 1918. Carrefour de deux routes de campagne, reste de la ferme un moignon de mur gris : Jean-Christophe Bailly, dans le *Dépaysement*, a écrit un texte rien que sur ce moignon de mur, à son carrefour de campagne. Le texte devient la maison : qui, par exemple, visiterait le Combourg de Chateaubriand sans avoir en tête la visite de Gustave Flaubert et Maxime du Camp, alors que le château est à l'abandon ? L'abandon les rapproche plus de Chateaubriand que la lisse visite codée d'aujourd'hui, la reconstitution du monstre selon image d'Épinal.

## 9.

Le slogan des maisons d'écrivain en région Centre : « nous ne sommes pas QUE des maisons d'écrivain ». La preuve, ils y font des choses magnifiques. Mais moi, ma chambre, ce n'est rien que ça, une maison d'écrivain. Et ce que je demande à ces maisons, c'est le contraire, n'être QUE des maisons d'écrivains. Ça ne fait pas vivre ? Non, la littérature n'a jamais fait vivre personne.

## 10.

Providence. Angell Street, la maison du grand-père de Lovecraft, dont la vente, lui enfant, a été si douloureuse : une sorte d'immeuble a été rebâti sur l'emplacement. Là où avec sa mère ils ont eu un appartement : l'arrière-cuisine d'un restaurant mexicain. La maison Barnes Street où il a loué une chambre et sa tante Lilian une autre : elle propose toujours des colocs aux étudiants, mais rien à voir. Au 33 College Street, un parking. La maison sur rue a été transplantée à 300 m de là, mais pas le bâtiment fond de cour où il louait un étage avec sa tante Annie, jusqu'à sa mort. Benefit Street, un peu plus loin, la maison funéraire où, en mars 1937, à 46 ans, on l'a rapporté pour

deux jours : mais ça ne se visite pas. De ses lettres et ses carnets, lui qui toute sa vie était un marcheur urbain, diurne et nocturne, e connais ses trajets, vers la rivière, vers le centre-ville, à travers le campus, je les accomplis : la ville est sa vraie maison d'écrivain. La bibliothèque de quartier, l'Athenaeum, est classée. Dans les rayons sciences et techniques, dans les rayons voyages, de nombreux livres d'avant 1928 : ce livre sur l'Antarctique avant l'expédition Boyd, ce livre sur les sous-marins du temps de la Première Guerre mondiale, il les a touchés et lus ici-même. C'est comme s'ils étaient simplement cachés parmi les autres, à portée de ta main à toi, là où à Illiers-Combray on ne te laisserait pas manipuler le Saint-Simon de Proust. Au sous-sol, la table où on peut lire les journaux : dans ce fauteuil, Edgar Poe s'est assis. Quatre-vingt-dix ans après, Lovecraft s'asseyait exprès dans ce même fauteuil. Quatre-vingt-dix ans après, te voilà assis dans ce même fauteuil : ce serait peut-être, là, ma définition d'une maison d'écrivain. À la mort de Lovecraft, Bob Barlow, dix-neuf ans, mais probablement le plus intime de Lovecraft depuis déjà cinq ans, reçoit à Austin un télégramme de la tante Annie, il prend aussitôt le bus, mais arrive trop tard pour l'enterrement. Il fait deux photos de l'intérieur de la pièce à vivre de Lovecraft, avec son fauteuil, le canapé où il dort, le guéridon avec la Remington, le buste de Milton et les étagères à livre. Il semble que les originaux de ces deux photos soient perdus, mais on a toujours la publication en revue qu'en a fait August Derleth en 1947 (au fait, d'avoir connu Julien Gracq qui a connu Derleth qui connaissait Lovecraft, lequel une fois avait connu dans un train un aveugle, les yeux gazés en 1917, qui avait connu Jules Verne, est-il naturel que ces choses se relient dans ma tête à cette question de la maison d'écrivain ou son impossibilité ?). En quoi ces deux mystérieuses photos de Barlow, par l'empreinte du mort et son absence, l'impossibilité de connaître le détail, sont une trace mémorielle qui compense ou annule d'avance toute idée de maison d'écrivain ? Le joueur d'échec décrit par Edgar Poe : petit bonhomme à l'intérieur

de l'automate et qui en fait les gestes, c'est cela pour moi qui compte, dans la maison, ou dans la ville.

## 11.

Château en ruine de Saint-Simon dans l'Eure : une résidence d'été. Ses Mémoires : tractations, rencontres de couloirs, affaires de cabinets. L'ombre des textes est dans les passages secrets de Versailles, ou Marly démoli. On y tient un salon du livre, avec garden party paraît-il sympathique et prix d'histoire locale. Mais fichez-donc la paix au vieux rugissant : sa maison, c'est quand on ouvre un de ses livres, et qu'aussitôt on s'y reperd. La manie des ruines est un art de riches.

## 12.

Ou bien, à l'opposé, si Cadet Rousselle avait trois maisons c'est aussi le cas de Jack London. Et une qui n'a ni toits ni portes, comme Cadet Rousselle aussi. Il choisit ce terrain, à Sonoma, une bonne heure au nord de San Francisco, à cause de l'histoire de deux enfants migrants irlandais qui y sont enterrés, et dont il a fait son roman. Dans la forêt, avec les écriteaux incitant à se méfier des serpents à sonnette, sa tombe est à côté de celle des deux enfants : construire sa tombe dans son propre roman ? La première maison c'est celle qui fait office de musée, et contient une bonne partie des objets personnels, livres, appareils photos, ustensiles de marine. Mais c'est sa veuve qui l'a fait construire, cette maison au demeurant toute petite, sur l'argent de la ferme revendue. La ferme, à deux pas, est l'autre maison d'écrivain, le lit où il est mort, son bureau avec la machine à écrire modèle « Silentless », la mappemonde, des jumelles. La célébrité de London était telle qu'on a tout laissé en état : mais les objets de l'autre maison sont plus intimes. Puis, à vingt minutes de marche dans la forêt, ce rêve de maison qu'ils se sont fait construire : une bibliothèque donnant sur la cour intérieure, deux pièces de travail pour lui et pour elle, puis les commodités. Quand la maison est prête

à ce qu'ils y emménagent, elle brûle : incendie dont tout porte à croire qu'il a été volontaire. London l'obstiné reconstruit, mais meurt en quelques jours, d'une infection des reins, pendant les travaux. La maison reste à jamais, sous les sequoias, une ruine anciennement neuve, une Pompéi qui n'a jamais eu ni toit ni porte. C'est elle pourtant qu'on garde en tête, comme un mémorial. Dans la première maison, celle de sa veuve, ce minuscule bateau avec lequel, juste après le tremblement de terre de San Francisco, ils ont rallié l'Australie : un bateau maison d'écriture. Mais la maladie qui l'emportera à même pas 40 ans, il l'a contactera pendant ce voyage. Et, ces trois derniers étés, deux fois le feu est venu lécher jusqu'aux trois maisons, et toute la forêt autour, je ne suis même pas sûr qu'on ait encore accès aux tombes.

### 13.

Mais Flaubert : autrefois, et peut-être aujourd'hui encore, dans la banlieue industrielle de Rouen on visite, un peu perdu, la redoute en bout de jardin qui servait de « gueuloir » à Flaubert, lequel écrivait une fois sa mère et sa nièce couchée, disons trois semaines d'affilée une fois tous les deux mois, le reste du temps consacré aux lectures, aux amours et amis, à « la doc », de 10 heures du soir à 1 heure du matin, laissant ensuite redescendre la pression en écrivant des lettres (si précieux, que chaque jour on ait ainsi la trace du travail fait), jusque vers 2 heures 30 du mat, et on recommence. Il y a quelques années, par autorisation spéciale, je découvre (merci Yvan Leclerc) que l'hôpital de Rouen – dont le père de Flaubert était le patron – a conservé en l'état l'appartement de fonction, et la chambre même où est né Flaubert. Évidemment, pour Michon, Toussaint et moi qui étions de la visite, émotion. Émotion liée à ce que ces lieux ne soient pas proposés à la visite publique, et ouverts juste par privilège, le temps d'un colloque ? Il n'y a rien ici de spécial, hors les curiosités médicales habituelles à ce genre d'endroit, et quelques manuscrits sous vitrine. Ce que cela apporte à mon lien avec Flaubert, je ne sais pas. Cela établit seulement que l'origine bourgeoise et la fonction de

notable du père de Flaubert (son frère aîné prenant la suite) a eu le premier rôle dans le fait que ces lieux soient conservés. Ou bien cette lettre écrite au retour de l'enterrement de sa sœur (c'est pour cela qu'il élèvera la nièce, qui portera le même prénom, Caroline), parce que la fosse avait été creusée trop court et qu'un croque-mort donnait des coups de pied sur le cercueil pour qu'il s'enfonce, est-ce que ce n'est pas un effet de réel et de traversée du temps aussi fort que le pavillon-gueuloir en sa banlieue ? Question subsidiaire : s'il n'y a pas de classement des auteurs qui nous sont le plus importants, que cette cartographie est différente pour chacun, comment correspondrait-elle à la cartographie des maisons d'écrivain : je n'ai jamais lu Auguste Comte, c'est une question, pas un jugement.

#### 14.

La bourgeoisie et la fortune comme condition de la maison d'écrivain, contribuant à une distorsion du paysage qu'on a alors intérieurement à reconstruire : il n'y a pas, il n'y aura jamais, de maison Francis Ponge, fils bègue d'un employé de banque que son patron force régulièrement à changer de ville. Mais il restera ces œillets, qu'en 1942, dans un hébergement clandestin à Roanne, il n'a le droit de voir que la nuit. Il y a probablement, parce que Michèle Pham-Kim est décédée il y a peu d'années, un appartement recelant les archives Henri Michaux. Je n'en sais rien en fait, mais ce qui est important pour moi c'est que lui il écrivait une journée par semaine, dans cette journée qu'il appelait son « jour de silence », sans téléphone ni visite, dans une pièce nue avec juste une table, un tabouret et un broyeur à papier. Et que, il n'y a pas si longtemps, parce que Bernard Noël avait demandé à Michèle Phan-Kim : mais tu en as fait quoi, des cendres de Michaux, elle lui avait répondu : oh mais je les ai toujours là, dans le placard de la cuisine (et la grange remplie de livres de Bernard Noël à Maurégny-en-Hayes, on va en faire une maison d'écrivain ?). Cas d'école similaire qu'aura été de dissocier le « mur » d'André Breton de son ancien appartement rue

Fontaine, et sa reconstitution à Beaubourg : j'aurais plutôt préféré qu'on sauve ces bistrotts qui étaient les leurs, aux surréalistes.

## 15.

L'anti-bourgeoise, George Sand, dont les œuvres complètes ne sont toujours pas en Pléiade. Quand je revisite Nohant, à quatre ou cinq ans d'intervalle chaque fois – mais au bout ça compte –, ce plaisir à retrouver le *connu* : tout y est à sa place, mais ce qu'on appelle à l'intérieur de nous a changé parce qu'on la connaît mieux, ou que la complexité de ce qu'on sait un peu mieux de l'époque et de ses visiteurs s'est affinée. La dernière fois, en pensant à cette conférence, on tombe sur un groupe de musiciens en stage de chant classique à proximité. La guide ne va parler que musique, c'est passionnant, et elle aura du mal à rester dans le temps imparti. Ensuite on va dans le jardin, puis sur la tombe. Un grand arbre tombé, vu le diamètre elle l'a probablement connu (à Gargillesse, le lendemain, la vieille dame qui fait gentiment visiter – mais pas le droit aux photos – raconte comment enfant elle a connu Aurore, la petite-fille de Sand, étrange lien direct qui surgit soudain). Gargillesse encore : tout ce qui compte est à Nohant, Aurore a légué ici ce qui lui est revenu de sa grand-mère : les bottines pointure 34, les peignes et épingles à cheveux, la collection d'insectes du fils voyageur – et nous, comment tout cela nous parle autant, voire plus. Puis on marche à pied jusqu'à Saint-Chartier, intrication du lieu à l'œuvre certainement plus marquant que la « mare au diable » désormais à peine deux bouchées vaseuses. Le château est indiqué, à Nohant, sur les prospectus ou sur le web, comme étant « ouvert toute l'année, du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre » et seulement une parenthèse la ligne suivante, en police plus petite : « visible de la rue ». Bon. Seulement Saint-Chartier c'est la déviation permanente de gros camions qui foncent dans la rue unique. Il y a bien une boulangerie, mais elle a fermé à midi et demie. Il y a bien un bistrot, mais le patron a emmené ses enfants visiter Paris, cette semaine, juste avant la rentrée scolaire, on ne va pas le lui reprocher. Ce qu'il y a à Saint-Chartier, c'est des

maisons à vendre, une, deux, dix, vingt, quarante. La Châtre ? Pas plus brillant. Si un territoire s'effondre et meurt, peu importe pour le musée, et quelques Air B'n'B vous permettent d'ignorer tout ça (le Carrefour géant de la Châtre a raflé tout le commerce de la petite ville). Alors oui, on en sort mitigé : cet été, à Illiers, à Épineuil-le-Fleuriel, à Nohant, j'ai photographié aussi ce qui entoure immédiatement le lieu qui nous y amène. Ici, on souffre à notre pays.

## 16.

Épineuil-le-Fleuriel : des années, des années, je ne voulais pas m'y rendre, parce que le *Grand Meaulnes*, lu et relu en permanence depuis la sixième, je l'avais transporté dans mon village de bord de mer, en Vendée. Finalement, à cause de cette journée, cet été on y passe. On prend le billet dans une salle moderne et accueillante, avec son matériel pédagogique, puis on vous accompagne jusqu'au portail de la maison où on vous laisse seul. Le rez-de-chaussée : aucune fausse note, mais on est dans un musée. Il y a des instituteurs dans ma famille maternelle depuis la Révolution, et en Vendée, pas tendres avec les curés. Ma mère, son frère et ses sœurs ont toujours vécu dans l'école où le grand-père maternel, après Verdun, était aussi secrétaire de mairie dans le bocage vendéen, à Coëx, avant Damvix, jumeau du Vix de Gaston Chaissac. En 1961, le grenier de leur maison brûle. On y accédait par une trappe. J'avais huit ans, certains livres que j'ai récupérés sentent encore la cendre. Toute une vie de maître d'école a disparu, mais aussi tout le bazar qui l'entoure. M'amenait à Épineuil-le-Fleuriel cette phrase du Meaulnes : « Dans le mystère des trois greniers... » Eh bien m'y voilà, dans les trois greniers. « Trois », ce n'était pas un artifice de littérature, c'est qu'il y a véritablement trois pièces. Et puis d'un seul coup je suis en 1961, dans le bazar du grenier incendié. Jusqu'aux draps qui sèchent. Merci Épineuil. Par contre je ne parlerai pas de Nançay. Mais j'irai certainement visiter le lieu voué à Marguerite Audoux, Henri Fournier dit Alain-Fournier y a tant contribué.

17.

Inventaire de tous mes amis auteurs, et où ils habitent : mais franchement, duquel on pourrait se prévaloir pour solliciter d'une collectivité territoriale subventions publiques pour que leur univers de travail soit érigé en maison d'écrivain ? Les maisons d'écrivain, c'était forcément d'avant ?

18.

Ma propre maison d'écrivain. Ces derniers mois, les touches du clavier de mon ordi tombaient comme des fois mes propres dents : pensez, il allait avoir quatre ans d'usage, cet ordi. Et pour la vidéo je voulais un peu plus de puissance. Commande en ligne, 48 h plus tard réception d'un nouveau, celui sur lequel ce matin je compose (pour la première fois sur cette machine) ce texte. Je déballe, je branche le petit disque dur externe Time Machine, puis bon, disons encore 2 bonnes heures de réglages de détail. Toute mon activité a été transférée là. Premier ordinateur en 1988 : 30 ans de travail ainsi passés de machine à machine. J'ai des archives conséquentes : un disque dur avec 120 000 photos numériques depuis fin 2002, et son miroir de sauvegarde ; un disque dur de 4 To rassemblant 1800 vidéos depuis 2009, et je considère ça comme un de mes livres, plusieurs bibliothèques ou centres de recherche m'en ont acheté une copie, merci. Mais toute l'écriture, une petite trentaine de livres en un tiers de siècle, sans compter ce qu'il fallut pour élever les enfants, allons, disons 40 Mo... Et si on me vole l'ordi, ou si tout crame un jour chez moi (non, s'il vous plaît) : tout est dans le nuage sur Dropbox, et je peux même accéder de n'importe où à l'ensemble de mes fichiers via mon téléphone. Par contre, si je ne renouvelle pas mon abonnement Dropbox, 130 € par an, pour cause de malencontreux décès ou de précarité accentuée d'un mini petit bout de cran, fini la réplique nuage. Je considère mon site Internet, créé en 1997, 20 ans d'âge et plein de couches vintage, comme mon livre principal, à preuve qu'il dispose même d'un ISSN attribué par la

BNF : je rémunère OVH à Roubaix, premier fournisseur français, pour en assurer le service. Bien sûr, je suppose qu'il y a une copie matérielle sur telle de leur branche serveurs, des fermes de plusieurs milliers de serveurs. Mais, tout comme le livre en impression à la demande se matérialise parce qu'un lecteur l'appelle, et s'en saisit quelques jours plus tard dans sa boîte à lettres, mon site ou telle partie de mon site se répliquent instantanément dans telle partie du « nuage », fonction de qui le sollicite. J'ai posé la question au patron d'OVH : puisque les revenus versés par Amazon sur la vente de mes livres sont automatiquement transférés sur mon compte PayPal, et que les factures OVH en sont automatiquement débitées, mon site restera en ligne au moins dix ans après mon décès, sans que personne (si, quelques proches, j'espère) s'en soient aperçus : est-ce qu'on pourrait concevoir une sorte d'assurance, payée là maintenant tout de suite, qui garantirait à notre maison virtuelle une disponibilité web au moins passive pendant une période à définir ? Juridiquement, pas de solution pour l'instant. Avec quelques amis, nous entretenons comme nous pouvons les sites de plusieurs amis morts : ce n'est pas une solution durable. Faire une maison pour la survie des écrivains web morts ? Elle serait dans le nuage.

## 19.

Proposition très sérieuse : lancer un financement participatif, acheter un immeuble parisien, mettre au-dessus de l'entrée une grande enseigne *La vie mode d'emploi*, et dans chaque appartement qu'on aurait le droit de visiter, de la cave au grenier, la reconstitution exacte du lieu tel que décrit dans *La vie mode d'emploi*. Dans une pièce qui ne serait pas indiquée, et seuls certains visiteurs auraient la chance d'en pousser la porte, un hologramme souriant et fumant cigarette sur cigarette de Georges Perec, occupé sur sa machine à écrire à dactylographier *La vie mode d'emploi*. Ce descriptif, incluant la chambre avec l'auteur, sera par la suite intégré dans les rééditions du roman.

Le livre « Lieux » bloqué par l'ayant-droit d'Ela Bienenfeld...

## 20.

De fameux bons moments dans les maisons d'écrivain. Dans la grange de Saché, lire le *Lys dans la vallée*, et qu'on on décrit le surgissement du château de Mme de Mortsauf on ouvre le vantail et il apparaît tel que dans la description. À Ferney, lire dans le salon même de Voltaire et voire le coucher de soleil éclairer les montagnes à l'horizontale (mais penser au cœur momifié de Voltaire, léger comme une balle de ping-pong, conservé dans le socle de sa statue dans la vieille BNF, et qu'on sort une fois tous les dix ans voir si tout va bien) : ah non, qu'on ne fasse pas de mal à Ferney.

## 21.

Illiers : un vénérable bourg de la Beauce se saisit d'une œuvre littéraire, fictionnelle, et se débaptise pour associer à son nom celui de la fiction, fiction recomposée d'après trois maisons, mystère éternel d'une œuvre qui commence en disant que le narrateur n'a pas souvenir de Combray, et donc devient Illiers-Combray.

Et le Pré-Catelan, les rives de la Vivonne, les « deux côté », Guermantes et Swann, la tour où Gilberte adresse au narrateur un geste obscène, les bancs de la vieille et lourdaude église, le château de Tansonville et sa haie d'Aubépine, quand on vient à Illiers-Combray parce qu'on a lu Proust, on marche dans la *Recherche*. E

Est-ce que cela suffit : en dix ans, trois bistrotts ou petits restos qui ont fermé. La boulangerie qui fabriquait les madeleines (une autre en fait autant à Cabourg) : fermée. Dans les boutiques abandonnées, on installe des mannequins et des reconstitutions pour donner illusion : l'effet est plutôt inverse.

Dernier avatar : un homme d'affaires chinois, auteur d'un livre à succès en Europe sous le même titre ou presque et la même histoire ou presque d'un livre à succès mais en Chine, a l'idée d'utiliser son aura littéraire pour accueillir à Illiers-Combray l'industrie des

mariages, la même qui a causé le récent suicide d'un récent maire de Tours. Il achète une maison début de siècle (le mien, donc l'autre), villégiature d'industriels parisiens qui a la caractéristique suivante : contre un vieux mur de ferme, une façade formidable, étage et rez-de-chaussée, mais seulement quatre mètres d'épaisseur, tout du long. La mairie finit par ne pas autoriser l'utilisation commerciale. Alors il reconvertit l'idée : Odette était censée être un peu bête, donc on aménagera le boudoir de quelqu'un d'un peu bête. Swann est un intellectuel et fume le cigare : on rachète chez les antiquaires tout ce qu'il faut. Ils ont une fille : on rajoute un landau, des poupées. On installe des tableaux copiés d'autres d'époque. Maintenant, il s'agit de prouver que la vraie maison de Swann n'était pas Tansonville mais celle-ci. Et dernière étape, réconciliation avec la mairie, installer la « maison de Swann » dans le circuit touristique pour y entrer après visite de la maison de tante Léonie.

Souvenir de ce dimanche dans la maison de la tante Léonie à Illiers dit Illiers-Combray, parce que le bus promenant du côté de chez Swann (Tansonville, pas la version chinoise) les invités du colloque avait pris du retard, être seuls à deux dans chambres et grenier, une moitié d'après-midi : la maison a été transformée en musée vers 1954, alors tout, les interrupteurs, les prises, la boule faux cristal sur la rampe d'escalier, les poignées de portes et les plinthes sur le parquet, c'est comme chez mes grands-parents.

Là où Proust nous embarque en travaillant sur sa propre mémoire enfuie, je retrouve ici le même décalage : la maison restaurée et réinventée, remeublée en 1954 m'embarque dans ma relation aux lieux maintenant inaccessibles qui étaient ceux de l'enfance. La magie pour moi du musée de tante Léonie, c'est la reproduction homothétique, à soixante ans d'écart, d'une projection de soi-même dans le souvenir lacunaire de l'enfance.

Parce que je recule à soixante ans en arrière, l'écluse s'ouvre avec *La recherche* parce qu'elle dissèque le principe même de ces voyages temporels par le sensitif. Aujourd'hui il paraît qu'on la rénove, la

maison de la tante Léonie, entre autres parce que l'électricité n'y est plus aux normes : mais justement. Et qu'on va y placer un ascenseur, cause accès handicap et c'est justifié : j'espère juste qu'il sera à manivelle, comme à Cabourg.

Les travaux vont commencer, le président de la République est venu, accompagné d'un célèbre présentateur télévisé, lequel fait visiter, à dix kilomètres du bourg, sa propre ferme du dimanche, et accueille désormais plus de visiteurs que la maison de la tante Léonie. La municipalité d'Illiers-Combray a fait rajouter la ferme aux panneaux routiers à la sortie du village.

Le temps que vont durer les travaux, la municipalité d'Illiers-Combray a mobilisé une autre maison du centre bourg, une maison inhabitée depuis longtemps, pour y transporter le mobilier de la maison reconstituée et continuer quand même d'accueillir les visites.

Est-ce que je retournerai un jour à Illiers-Combray ? Je retournerai plutôt à la Devinière, ou à Nohant, ou à Providence. Si ce texte est publié, par votre association ou sur mon propre site, je censurerai ce passage.

## 22.

Et que c'est des questions d'héritage : dans ma piaule, ou bureau, trois mètres en longueur, deux mètres en largeur, des objets qui participent du plus symbolique de mon histoire familiale, le pied à coulisse de mon père, même si je n'ai plus vraiment besoin d'un pied à coulisse, un Kodak à soufflet de mon grand-père, même si je ne saurais pas placer une pellicule dedans. Nos propres objets ne sont plus conçus pour une durée, leur principe (quelle belle maison d'écrivain que l'œuvre entière de l'écrivain de Mayenne, Jean-Loup Trassard) est de s'annuler progressivement non pas même par l'obsolescence programmée qui nous enferme, mais par l'automatisation qui les miniaturise par exemple dans ce qu'on nommait autrefois nos téléphones. La collection de mes vieux ordinateurs obsolètes est-elle un objet muséal ? Certainement pas.

Les penseurs qui nous aident le plus au fond à penser et s'approprier ces secousses telluriques lentes dans l'ordre humain et du monde se révèlent eux aussi avec retard et lenteur : au cimetière Montparnasse, de l'herbe sur la tombe de Tzara, des stylos billes sur celle de Duras, mais le succès c'est Gainsbourg et Sartre. Où sont les tombes, et les maisons, de Simondon, Gilbert Simondon était poitevin, ou de Vilém Flusser, qui longtemps a habité Pertuis, dans le Vaucluse ? La matérialité de ma maison d'écrivain, c'est que pour leur dire progressivement au revoir, je raconte dans des vidéos hébergées par YouTube, propriété de Google, leur histoire particulière. Que ma mère ait récupéré la loupe qu'utilisait pour lire mon grand-père, et que je l'aie trouvée dans sa table de nuit alors qu'avec mon frère nous vidions son propre appartement, ne fait pas de cette petite loupe en étui de cuir écaillé un objet transmissible.

### 23.

Ou d'imaginer maisons d'écrivain pour les plus singuliers que je révère : Danielle Collobert, suicidée en 1978 le jour de ses 38 ans, entrée à Rosporden en Bretagne ; Bernard-Marie Koltès, qui a toujours fui le Metz catholique qui l'honore : ce qu'il dit des hammams et films de kung-fu à Pigalle qui sauverait ce monde et pourquoi ; Paul Valet, de son vrai nom Georges Schwartz qui avait choisi ce pseudonyme pour être totalement transparent, sûr qu'il y a réussi ; Artaud, qui a toujours vécu à l'hôtel et sans affaires personnelles : inventer une maison des écrivains sans maison ? On ne manque pas d'usines inoccupées ou promises à la démolition pour le faire – d'ailleurs, la tendance à vouloir faire des musées de chaque usine abandonnée offre bien quelques parallèles. Le goût de notre société finissante de se transformer en mémoire d'elle-même, est-ce qu'il n'a pas un plafond de verre : inventaire de toutes les pétitions ayant circulé en dix ans pour l'invention ou la sauvegarde de nouvelles maisons d'écrivain ou artiste, au-dessus du bleu de la Méditerranée les fondations des grandes villas des banquiers ou des pharmaciens ont moins de peine à se financer... Quelle est la maison

d'Artaud, qui n'a jamais habité nulle part, sinon tout atelier d'écriture qui rassemble patients, soignants, intervenants dans un établissement psychiatrique aujourd'hui, pour inventer, questionner, reconduire ?

## 24.

Des trois lettres DIY : do it yourself. Y a-t-il besoin d'expertise pour un web vivant ? Au rebours de votre curiosité de ces 2 jours et les perspectives ouvertes...

Plaisir, gloire et simplicité du numérique : pour moins de mille balles on a un petit appareil autofocus avec prise de micro extérieur, un micro un pied et voilà, logiciel de montage gratuit sur tous les ordi – mais comme on serait prêt à les vivre au jour le jour, vos lieux, vos travaux. Faites une cagnotte repas avec 20 balles d'amende à quelconque de vos collègues ou vous-même diriez : il faut qu'on sache ce qu'en pense le Conseil Général. Brisez la com', cassez les communicants, videz les prestataires d'usine à gaz : et pourquoi pas ensemble un petit stage de 2 jours chez vous sur le comment faire, pour un YouTube de votre fédération alimenté par vous-mêmes, avec même le droit de parler des copains... Au lieu de ça, sur les sites de maisons d'écrivains, des extraits de reportage télé avec tous les codes de la représentation standardisée : on arrête quand ? On s'y met quand ?

Est-ce que ça prend du temps ? Exemple : visite virtuelle de la maison de Claude Simon à Salses...

## 25.

Je n'ai pas de conclusion, ni même de recommandation. Je n'ai pas d'aspiration à mémoire matérielle pour ce qui est de ma génération, et nous apprenons à penser cette transition, sans gloriole ni défi. La notion même de maison est assortie d'une temporalité précise : l'avant-dernier été, sur la « côte Nord » du Québec, dans les territoires Innu, je découvrais combien il y a à apprendre d'urgent,

pour nous, mais aussi pour notre travail du rêve, et l'urgence d'un rapport renouvelé à la nature, à ces civilisations qui se sont propagées jusqu'à notre temps contemporain sans concept de propriété, apporté par ceux (les miens, les nôtres) venus pour spolier. Nous sommes d'une autre sorte de passants que ceux qui se sont installés dans la littérature en ayant propriété, en ayant maison.

## 26.

Québec, maisons d'écrivain. Six heures de voiture, contournement du lac Saint-Jean, arrivée à Peribonka, pour visiter la maison de Maria Chapdelaine (et non pas de Louis Hémon, français mort à 23 ans écrasé par un train dans l'Ontario). Écriveau demandant de se rendre à la mairie. Mais trop de neige (on l'a constaté), la maison est fermée. Gabrielle Roy, non pas québécoise mais née dans une communauté francophone du Manitoba. Elle louait un cabanon à Baie Saint-Paul : le fleuve, une voie ferrée, une suite de bungalows dont le sien. Écrivain de stature universelle, mais femme : pas de Pléiade, même pas de version poche chez Folio ou Livre de poche. On cherche le cabanon, on ne le trouve pas. Le lendemain, bibliothèque Gabrielle-Roy à Québec, qui en est propriétaire, je demande : il existe, tout y est resté en place, mais on l'a totalement anonymisé, pour éviter le vandalisme.

## 27.

La question de l'archive est dissociée de cette mémoire sensible que cultivent avec bonheur, amour aussi, les actuelles maisons d'écrivain : les fleurs et le jardin chez Ronsard à Saint-Cosme (mais c'est l'histoire urbaine de l'ancienne île qui y est encore plus fascinante, sous le fond sonore toujours tremblant de la rocade), la vigne nouvellement replantée à la Devinière, dont on ne saura jamais si Rabelais, mis au couvent à quatorze ans aux Baumettes à Angers, y sera jamais revenu : la maison a été celle de l'œuvre, un Douaumont de la guerre Picrocholine dans Gargantua plus que celle

de l'auteur, sinon que l'histoire récente, en la transformant en lieu vivant, en face effectivement lieu symbolique qui vaille pour l'auteur mais peut-être plus par la construction de ce qui est fait, que par le bâtiment lui-même ? Il y a pourtant cette belle phrase dans Rabelais, qui pour la première fois dans notre littérature installe la matérialité de l'écriture : « qu'il n'est tel que de faucher en esté en cave bien garnie de papier & d'encre & de plumes & de ganyvet de Lyon sur le Rosne tarabin tarabas », ce ganyvet, le canif à épointer les plumes et couper le papier, prouvant que l'écriture en tant que technologie n'est pas un concept neuf. La robe de Rabelais, conservée à la faculté de médecine de Montpellier, a été renouvelée quatre fois depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, mais originale la facture du pendu, cinq livres cinq sols, qu'il dut conserver dans de la glace de l'Aigoual (avec du feutre et de l'huile, il parle aussi de la conservation de la glace) qu'il utilisa pour les quatre mois de son cours d'anatomie, lui qui avait été reçu bachelier en médecine trois semaines après son arrivée : et si la haute mémoire de Rabelais était dans l'archive évidemment impossible de cette suite de cours que cet hiver-là il a prononcés ? Et quelle joie en retour, j'en ai profité, quand on nous ouvre la Devinière pour nos expériences d'aujourd'hui...

## 28.

Concevoir une maison Blaise Cendrars, lui qui vivait dans les ports, ou déchirait 30 pages de son Rimbaud pour mettre dans le vide-poche de l'Alfa-Roméo conduite d'une seule main quand il voyageait. On y accède par un ascenseur. L'ascenseur est vitré, c'est étrange. On descend de sept étages. À chaque étage, des couloirs d'archives qui s'enfoncent sous la terre. On est à la Bibliothèque nationale de Bern, en Suisse. Au septième sous-sol, dans le vieux pays montagneux, on prend le dernier couloir. On vous montre les archives d'Hermann Hesse. On pousse les volants de fonte qui déplacent les rayons sur rail, Cendrars en a deux face à face : l'un pour ses livres, deux mille, une Bible annotée, les envois dédiacés et quand on prend l'Anicet d'Aragon on est tout surpris de l'humilité

presque cauteleuse, puis, dans le rayon d'en face, ses machines à écrire, ses appareils-photo, et surtout son gros magnétophone à bandes. Le magnétophone à bandes comme outil d'écriture ? En tout cas ils l'ont gardé et telle est désormais la maison de Blaise Cendrars.

## 29.

Nous souffrirons toujours, deuil impossible, de ces traces mémorielles qu'il serait possible de traverser et on ne le peut plus (le petit château de Tallemant des Réaux, près de Saumur, où on vous montre sous un escalier le recoin où furent retrouvées ses historiettes). Le nuage mémoriel, sensible et matériel, dont on cherche à lester l'impalpable de notre rapport à une œuvre, qu'elle soit littéraire (maison impossible de Baudelaire) ou picturale (les éternels nénuphars de Giverny n'ont que faire de Monet, mais pas nous), voire simplement humaine (botanistes, géologues, observateurs et découvreurs : la maison de Jean-Henri Fabre, et pourtant quelle magie haute son livre, peut-elle être considérée comme maison d'écrivain ?), combien cela pèse dans le changement de paradigme qu'est l'accessibilité générale de la *bibliothèque*, son accès à distance, la constitution d'autres partages, dont les traces fonctionnent à leur tour comme écosystème ? La question de l'archive n'est pas la tâche première des lieux sensibles que sont ces écosystèmes matériels qui nous aident à penser le contexte de la fabrique de l'œuvre, lorsqu'elle compte. Je me suis toujours refusé à aller visiter cette chambre qu'une banque continue d'entretenir au milieu de ses étages de bureau, parce qu'elle était celle de Proust, je ne crois pas en avoir besoin, mais je n'en serai jamais sûr non plus.

## 30.

Il m'arrive toujours, au 32 rue du Faubourg Montmartre, d'entrer dans la cour pour me recueillir devant la trace blanche de la plaque volée qui disait qu'ici avait vécu Isidore Ducasse. Nous avançons dans notre travail, et notre tâche dans le désarroi et la violence du

monde, le déni porté à la littérature même, dans l'idée que nous n'avons pas besoin de maison : que ce risque est notre chance, justement, pour continuer d'aller. Et cela en fait a peu à voir avec nos outils numériques, même s'ils en sont devenus et la chance, et la matérialité neuve. La maison, c'est le maintenant.